



REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE ROMAN ASLI ERDOGAN

L'écrivaine turque persécutée signe un roman puissant, où ses visions poétiques se mêlent à une rage tirée du plus profond d'elle-même.



C'est un livre à psalmodier. Comment lire autrement ce texte sculpté dans « *le noyau de l'âme* » d'une femme que le pouvoir turc a voulu bâillonner, annihiler, sans jamais atteindre le dernier fil qui la tient debout : l'écriture ? Emprisonnée, relâchée, exilée, à nouveau persécutée, puis enfin acquittée, mais toujours en danger, Asli Erdogan avait développé son style littéraire si particulier bien avant d'être prise dans ce cycle infernal de torture mentale qui broie tant d'intellectuels de son pays. Son exaltation écorchée, son acuité exis-

L'écrivaine Asli Erdogan. Une plongée dans les abîmes, des mots pour tenir debout.



tentielle, ses visions poétiques n'ont pas attendu l'épreuve de la répression pour s'exprimer dans des livres intimes et politiques, parfois prémonitoires comme *Le Bâtiment de pierre*, cri de révolte devant l'horreur de la détention, poussé des années avant la sienne.

Son nouvel ouvrage en est le prolongement. Asli Erdogan y fait entendre le timbre rocailleux d'une rage issue du plus profond d'elle-même, car elle ne sait pas se taire. Magnifique, le titre turc se traduit par « Dans le silence de la vie », et la puissance sonore du texte en dit long sur la lutte des contraires qui secoue aujourd'hui cette autrice, dont chaque phrase ressemble au vers d'un poème : « *Comme si, par ma voix usée, éraillée, une très vieille douleur cherchait sa langue propre, une matrice depuis longtemps enterrée. Et moi, chaque fois, je chute en silence d'un mot à l'autre, sentant peser mon corps comme un bloc de chair entre la vie et la mort.* » Comme le grand écrivain poète chilien Roberto Bolaño, avec lequel elle partage un art de la catapulte du quotidien et de l'absolu, Asli Erdogan fait danser ses vocables de prédilection, les racle jusqu'à la trame, *sang, cigarette, arbre, seule, souffle, cri*, et surtout *mot*, qui revient sans cesse, et bat comme un pouls rapide à fleur de page. Avec la langue, elle dit se fabriquer un « *tombeau vide* », où elle attend sa dernière heure. Mais quelle attente ! Aux aguets, intense, irréductible. — **Marine Landrot**

| Hayatin Sessizliginde, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, éd. Actes Sud, 136 p., 17 €.